

Ginette Michaud

« ANUTARI AÏNOU, NOUS, HUMAINS »

■ Poésie

*Penriuk et sa
douleur. Ossements
aïnou retenus
prisonniers*

DOBASHI YOSHIMI

TRADUIT DU
JAPONAIS PAR ETIENNE
LEHOUX-JOBIN

Presses de l'Université
du Québec, 2023, 234 p.



Cette œuvre de Dobashi Yoshimi nous donne accès, grâce à la traduction d'Etienne Lehoux-Jobin, à un épisode méconnu de l'histoire du Japon contemporain et à certains aspects de la trajectoire des Aïnou, peuple autochtone qui habite la région de Hokkaidō ainsi que l'île Sakhaline au nord du pays et qui a été, au fil des événements géopolitiques des XIX^e et XX^e siècles, colonisé par les Russes avant de l'être par les Japonais. Les Aïnou n'ont obtenu le statut officiel de peuple autochtone du Japon qu'en 2008, mais en réalité cette *Loi de protection des anciens indigènes*, inspirée de l'Acte de Dawes de 1887 réglementant la distribution des terres des Premières Nations aux États-Unis, n'a guère amélioré leur situation, cette loi d'indigénat confirmant plutôt l'éradication de leur langue, de leurs coutumes et de leurs valeurs ancestrales. L'oppression économique et politique qu'ont subie les Aïnou n'est pas sans rappeler celle de plusieurs «cultures circumpolaires», pour reprendre l'expression de Daniel Chartier qui se demande à juste titre si ces cultures «historiquement minorées» du Nord et de l'Arctique ne partagent pas aussi, par-delà la diversité des langues et leurs spécificités culturelles, des affinités esthétiques et formelles qui se manifesteraient dans leur littérature respective. Cette

Toi
comme tu pleures trop longtemps
moi
à travers les dimensions
je n'ai pu m'empêcher de me mettre à
te raconter
Sèche tes pleurs
et écoute
notre histoire
à glacer même les larmes.

question « programmatique » vise ainsi à mettre en valeur aussi bien les points communs que les différences qui distinguent ces peuples afin de « recomplexifier » le Nord et l'Arctique, longtemps simplifiés dans l'imaginaire occidental ». Selon le souhait exprimé dans le « Mot du traducteur », la présente traduction pourrait servir de « point de départ à d'éventuelles traductions vers des langues autochtones [pour] ainsi permettre de rapprocher des peuples qui ont beaucoup à échanger ».

La traduction en français de *Penriuk et sa douleur* de l'écrivaine aïnoue Dobashi Yoshimi participe exemplairement de ce projet. Il semble en effet indubitable que les effets hélas trop bien connus du colonialisme – saisie de territoires ancestraux, perte de souveraineté et des droits, réduction à l'esclavage, soumission à une politique délibérée d'assimilation – ont profondément incisé la mémoire des Aïnous. À l'instar d'autres peuples autochtones, ils ont eux aussi été dépossédés de leurs terres, de leur langue et de leur culture, mais l'emprise colonialiste exercée par les Japonais à leur endroit semble avoir été plus radicale encore (même en pensant aux enlèvements des enfants autochtones, aux sévices qu'ils ont endurés dans les pensionnats ou encore à la stérilisation forcée de nombre de femmes autochtones au Canada), puisque, sous l'impulsion d'une politique raciste d'État (mise en place par la création en 1930 de la Société japonaise d'hygiène raciale), des chercheurs de plusieurs universités ont procédé à l'excavation des ossements et restes humains (y compris de corps récemment enterrés), qui furent déplacés, disséqués, étiquetés et analysés à des fins d'enquête (pseudo)scientifique, évidemment étrangère à toute véritable éthique de recherche (le Japon n'est certes pas le seul pays à avoir eu de telles pratiques avec les données collectées sur des personnes autochtones, d'où l'importance de la situation dénoncée dans cet ouvrage). Ainsi, comme le précise Jeffry Gayman dans son « Introduction », la profanation des sépultures aïnoues fut menée à l'encontre de plus de mille six cents personnes à titre posthume, sur plus de deux cents sites différents,

Il s'agit donc pour elle dans ce texte de « témoigner », au sens fort du terme, au nom de l'autre sans voix, en rendant compte de ce lourd héritage du Japon colonial et impérial à l'endroit de la communauté aïnoue, traumatisme qui pèse toujours *au présent* dans sa mémoire tant intime que collective.

à grande échelle donc (au moins douze universités et dix-sept musées et centres de recherches participèrent à cette «collecte»), et elle s'est poursuivie des années 1880 jusqu'au milieu des années 1960.

Commencées en 1980, les procédures de restitution des dépouilles ont été lentes, en butte à plusieurs entraves judiciaires, et ont donné peu de résultats: de 1985 à 2001, seulement trente-cinq dépouilles avaient été rendues aux familles; en 2016, ce nombre s'élevait à cent dix-neuf. Après avoir entassé les restes dans un «Entrepôt des échantillons», la Faculté de médecine de l'Université de Hokkaidō les a translatés, en 2020, dans un mémorial collectif qualifié d'«Espace symbolique de l'harmonie ethnique» à Shiraoi, sans le consentement des familles et sans leur avoir présenté d'excuses officielles (sur les douze universités japonaises qui ont pratiqué ces pillages de tombes, seules deux ont présenté des excuses). Ce «mausolée», conçu comme un «parc à thème pour touristes», a suscité de vives critiques de la part des Aïnous, cet ossuaire, ou fosse commune, offensant leurs conceptions animistes quant aux rituels de deuil et de mémoire.

Chant de larmes et d'os

Il est nécessaire de rappeler ce contexte pour bien comprendre la portée que revêt la parution simultanée de ces deux traductions en français dans la collection «Jardin de givre» des Presses de l'Université du Québec: le manifeste de Nukishio Kizô, *Assimilation et vestiges des Aïnous*, essai précurseur paru en 1934 qui constitue la première dénonciation faite par un Autochtone des politiques coloniales japonaises, d'une part; le poème de Dobashi Yoshimi, *Penriuk et sa douleur*, d'abord paru au Japon en 2017, qui constitue en quelque sorte, quatre-vingts ans plus tard, la réponse littéraire à l'essai de Nukishio, d'autre part. Peut-être cette double traduction résonne-t-elle elle-même comme un cri d'alarme pour faire connaître les graves torts faits au peuple aïnou et appeler à l'accélération du processus de réparation à son endroit.

En ce qui concerne *Penriuk et sa douleur*, tout commence pour la romancière Dobashi Yoshimi en 2016: elle relate dans la postface comment son ancêtre, le chef Hiramura Penriuk (1832-1903), qui était le frère de son arrière-grand-père, lui est apparu dans un rêve, exprimant

sa vive douleur face au traitement indigne qui lui avait été infligé au-delà même de sa mort et lui demandant de rapatrier ses ossements. Dobashi entreprend aussitôt des recherches auprès de l'Université de Hokkaidō et, à la suite de sa visite, elle découvre dans l'«Entrepôt des échantillons» de la Faculté de médecine une boîte où les os de son ancêtre ont été étiquetés «Biratori 1 – numéro de série 690», le matricule écrit au feutre sur son crâne.

Dobashi raconte donc dans *Penriuk et sa douleur* l'histoire du grand chef aïnou (qui est loin d'être un cas unique). Elle porte son témoignage, comme le dit mieux l'anglais «*bear witness*», témoignant *pour* lui là où il n'y a pas de témoin, selon le vers emblématique de Paul Celan: «Nul / ne témoigne pour / le témoin». Dans cette émouvante suite poétique, elle délaisse sa manière habituelle de romancière pour donner voix à Penriuk (Dobashi dit avoir écrit ce poème épique sous la dictée de son ancêtre) dont les «ossements» ont effectivement été profanés et «retenus prisonniers» comme l'indique le sous-titre, laissant son âme errer sans qu'elle puisse accomplir son passage vers le monde des *kamuy*, les dieux de l'animisme aïnou. Il s'agit donc pour elle dans ce texte de «témoigner», au sens fort du terme, au nom de l'autre sans voix, en rendant compte de ce lourd héritage du Japon colonial et impérial à l'endroit de la communauté aïnoue, traumatisme qui pèse toujours *au présent* dans sa mémoire tant intime que collective.

Dialogue avec les ossements

Si la dénonciation des protocoles proprement inhumains de la recherche universitaire est certes l'un des aspects percutants du texte de Dobashi Yoshimi, la force de son œuvre tient aussi à son esthétique singulière où le vers libre japonais allie la tradition orale (qui se manifeste dans les répétitions incantatoires et mnémoniques), le souffle des *yukar* (poèmes épiques) et des *yaisama* (chants lyriques), une narration mythologique, mais aussi une hybridité générique assez surprenante, puisque l'autrice intègre dans la trame de son récit des documents, extraits de rapports ou de lettres qui font aussi de son texte un réquisitoire et un manifeste.

Mais l'essentiel de son geste loge encore ailleurs. En donnant voix sous la forme d'une prosopopée à son ancêtre dont l'âme ne peut s'apaiser en raison de ce viol – «crime

contre l'humanité» dont les effets de honte et de culpabilité sont toujours fortement ressentis par sa descendante qui est responsable de réparer cette humiliation en ramenant ses ossements à Biratori –, Dobashi ne cherche pas seulement à dénoncer ce geste odieux, à rendre compte de tous ses efforts pour redresser le tort qui a été causé à son ancêtre et à sa communauté, elle fait aussi de cette suite poétique elle-même un lieu de recueillement où le deuil peut enfin s'amorcer. Son texte se présente d'ailleurs de manière significative en deux temps, soulignant la nécessité de la transmission intergénérationnelle et le relais de la parole, comme le suggère le titre du recueil *Bâtons à message*. *Tsbissinuatsbitakana* de la poète innue Joséphine Bacon, citée par Chartier: «Je me suis faite belle / pour qu'on remarque la moelle de mes os, / survivante d'un récit / qu'on ne raconte pas». Chaque fois, la prosopopée implique un dialogue entre les morts et les vivants: dans le premier texte, Penriuk s'entretient avec sa descendante qui lave de ses larmes sa souffrance; dans le second, Dobashi fait dialoguer Penriuk et son successeur, le chef Bafunke (1855-1920), qui n'a pas connu un meilleur sort, dans un «*Peutanque* à la vingt-sixième heure» (*peutanque* signifie en aïnou «cri d'alarme lancé à pleins poumons»). La forme de ces deux textes où les personnages parlent d'«âme à âme», poursuivant le dialogue avec les vivants depuis leur survie incertaine, est ainsi des plus significatives en ce que le second texte non seulement répond «Présent» à l'appel du premier mais assure la transmission de la mémoire en poursuivant le récit, en plus de montrer toute l'importance du deuil pour cette communauté, son attachement vital à sa «*Ainu Moshir* (paisible terre aïnoue)», ainsi que les valeurs qu'elle privilégie dans ses chefs (dans cet ordre: *shiretok* [beauté], *rametok* [courage], *pawetok* [éloquence]).

Traduire l'épreuve de l'étranger

Penriuk et sa douleur garde à même la traduction une certaine étrangeté pour une lectrice blanche non autochtone comme moi, et il est bien qu'il en soit ainsi. Etienne Lehoux-Jobin est bien conscient de «l'épreuve de l'étranger», selon l'expression d'Antoine Berman, qui fonde son geste de traducteur, notant par exemple que «la

Mais est-il si indispensable de tout «comprendre»? «Comprendre» peut aussi réduire l'altérité si on en reste à l'intelligibilité et si on ne retraduit pas le dire du poème en affects.

traduction du vers libre japonais en français» pose des «dilemmes et défis particuliers», notamment en raison de l'ordre des mots qui peut être exactement l'inverse en aïnou de ce qu'il est en français ou en anglais. Même s'il dit avoir tenté de préserver la «séquence des perceptions», le «style général» et la «tournure des phrases» en respectant le nombre et la structure des vers et des strophes; même s'il a conservé les mots ayant une signification particulière en aïnou, ces quelques indications suffisent à montrer la difficulté de traduire non seulement une langue mais le monde des sensations et des pensées qui l'habitent, et qui reste autre, irréductiblement. Mais est-il si indispensable de tout «comprendre»? «Comprendre» peut aussi réduire l'altérité si on en reste à l'intelligibilité et si on ne retraduit pas le dire du poème en affects. Il ne s'agit donc pas seulement ici d'évaluer, selon nos habituels critères esthétiques ou génériques, la qualité de cette traduction ou celle de l'œuvre qu'elle nous donne à lire, mais de nous laisser saisir par un monde inconnu, douloureusement blessé, profondément spirituel, dont nous nous approchons pour la première fois.

Il faut souligner la facture d'ensemble de cet ouvrage, qui est très soignée et rigoureuse, se déployant avec respect autour de l'œuvre qui est présentée en son cœur et qui, sans cet appareil éditorial, resterait peut-être plus impénétrable (au-delà du non-dit et du silence, on pressent qu'il y va aussi d'une réserve sous ou derrière les mots, hors langage, dans l'expression de la douleur chez les Aïnous: «Même sans mots / les sentiments se transmettent. / De cette manière / toi / et moi / ne sommes-nous pas en train de nous parler?»). Il est en effet rare de voir une œuvre littéraire aussi bien mise en perspective et faire l'objet d'une collaboration aussi étroite entre les chercheurs, le traducteur et l'autrice; on lit ainsi

avec profit non seulement la «Présentation» de Daniel Chartier, l'«Introduction» de Jeffry Gayman, la «Préface» de Hanazaki Kôhei, la postface de l'autrice, mais aussi le «Mot du traducteur», la passionnante «Chronologie historique, politique et littéraire du peuple aïnou» et la «Bibliographie sélective sur les Aïnous» (toutes deux établies par Lucien-Laurent Clercq et qui, très étoffées, comptent pour le tiers de l'ouvrage). *Penriuk et sa douleur* apparaît incontestablement comme une œuvre remarquable par sa portée littéraire, historique, politique, anthropologique même, ce que souligne également le prix littéraire Canada/Japon 2024 qui lui a été décerné par le Conseil des arts du Canada en mai dernier. Il semble en outre que la parution de ce texte ait eu un impact cathartique pour l'autrice et lui ait permis d'opérer un retour à l'écriture après un blocage de plusieurs décennies (Dobashi Yoshimi aurait écrit quatre romans et un recueil de poésie depuis). Souhaitons que, tout comme *Penriuk et sa douleur* prolonge sur le versant littéraire l'essai de Nukishio Kizô, cette traduction ouvre également une nouvelle approche comparatiste qui, en jetant un pont entre les Autochtones des Amériques et le peuple aïnou du Japon, favorisera la préservation et le renouveau de la culture aïnoue, accomplissant le vœu de Penriuk: «Alors / essuie tes larmes / et relève-toi / L'histoire de Penriuk / et de sa douleur / continue de la raconter.»